

LA BOURSE ET LA VIE : BALZAC RABELAISIEEN DANS *LE FAISEUR* ?

INTRODUCTION et PRÉSENTATION DE LA PIÈCE

Quand à soixante ans en 1839, Balzac rédige *Le Faiseur* pour « bâcler un dramorama » selon les termes de Théophile Gautier, son but est très prosaïque : il s'agit de renflouer des caisses problématiques en recyclant ses romans sur la scène. Un succès sur les planches reste certes toujours hasardeux mais s'il est au rendez-vous, les bénéfiques peuvent être substantiels. Pourtant, ses tentatives précédentes n'ont guère été fructueuses : qui connaît le *Cromwell* de Balzac, tragédie en 5 actes, *L'École des ménages*, la comédie *Vautrin*, *Les Ressources de Quinola*, *Pamela Giraud* ou *La Marâtre* ? Cette dernière comédie qui fut la seule à connaître un relatif succès en 1848 l'encouragea à reprendre *Le Faiseur* neuf ans après son début, mais il n'eut pas le temps de la voir montée sur scène avant sa mort.

Reprenant sur le mode farcesque le personnage du baron de Nucingen de *Splendeur et misère des courtisanes* ou du *Turcaret* de Lesage du siècle précédent, le parvenu primaire qui de tondeur devient tondu, Balzac colle au plus près de l'actualité de 1839. Il s'agit d'une tranche bien crue de vie contemporaine, découpée dans la réalité économique, sociale et humaine de la Monarchie de Juillet. Lorsqu'il la termine, Balzac se retrouve citoyen de la IIe République, aussitôt après la sanglante répression de juin 1848. Un des premiers résultats des Trois Glorieuses a été de hisser à la présidence du Conseil, un banquier comme Laffitte et ceci est un symbole et un programme. La nouvelle aristocratie d'argent, logée dans les quartiers d'avenir de la rive droite, se moque bien des paperolles généalogiques comme de la particule et affiche une réussite de plus en plus insolente. Dans un contexte où rien ne semble impossible aux seigneurs modernes que sont les capitalistes, Balzac campe un personnage d'escroc de génie, l'année précise où Marx et Engels les clouent au pilori dans leur *Manifeste*.ⁱⁱ Nommé « Mercadet », le Faiseur de Balzac porte bien son nom, emprunté aux perspectives infinies du Marché. La Bourse n'existait pas dans *Turcaret*,ⁱⁱⁱ elle est le cœur même du *Faiseur*, au sens premier de ce mot que nous déclinerons d'autres manières plus tard. Dans une pièce aux accents moliéresques, Balzac campe une famille bourgeoise qui vit dans le confort, une famille « normale » — père, mère, fille unique à marier, domesticité — que la monomanie de son chef plonge dans une crise suraiguë. Sa passion destructrice ? Celle d'un aventurier de la cotation en Bourse qui tient autant de l'alchimiste (selon les termes de Barthes^{iv} qui qualifie ainsi la fièvre de créer de la valeur à partir de rien de ce personnage démiurgique) que du charlatan. Prince de l'emprunt qui ne rembourse jamais ses dettes, il mène toute sa maisonnée ainsi que ses créanciers qui viennent se présenter à lui tour à tour comme autant de fâcheux, dans une course folle et jubilatoire.

Qu'est-ce qu'un *Faiseur* au juste ?

Le mot avait été glosé en 1836 par Vidocq — brigand reconverti bien connu de Balzac — qui en avait fait son gibier d'élection lorsqu'il était chef de la brigade de sûreté, dans son ouvrage *Les Voleurs*.^v Un *faiseur* (ou en argot un *Philibert*) est un escroc de haut vol — dans tous les sens du terme, évidemment. Un pamphlet de 1707 s'intitule *La Nouvelle École des finances ou l'Art de voler sans ailes...* Associé avec quelques compères, il place des fonds chez un banquier, et fonde une ou plusieurs maisons sans existence *réelle* sous diverses raisons sociales (ce qu'on appelle aujourd'hui des « sociétés-écrans »). Achetant le plus de marchandises possible, il paie un tiers ou un quart comptant et donne au vendeur des bons sur le banquier chez qui il a déposé des fonds. Celui-ci en confiance, solde sans sourciller. L'opération est renouvelée plusieurs fois ; le faiseur se retrouve bientôt devoir des sommes

énormes. Aux abois, soit il dépose son bilan et conclut un arrangement avec ses créanciers, qui s'estiment bien heureux de récupérer 10 ou 15% de leur créance soit il déménage à la cloche de bois pour aller porter ailleurs ses talents. Bref, Mercadet pratique avec un art consommé ce que Wall Street plus tard nommera les *junk bonds*, les « emprunts pourris ». La modernité du procédé intéressera particulièrement notre époque depuis la crise des subprimes de 2008 et la pièce de Balzac va être montée à plusieurs reprises ces dernières années, et très récemment, au Théâtre de la Ville, à Paris.

Quelle est, schématiquement, l'intrigue de la pièce ?

Analogue à la comédie des fâcheux, héritée d'Horace, la pièce est rythmée par les arrivées et départs des créanciers qui défilent un à un pour exiger leur dû dans la maison de Mercadet à moitié vide, car les meubles ont été saisis. Ils repartent non seulement bredouilles, mais enthousiastes à l'idée de souscrire une nouvelle affaire que leur a proposée Mercadet à partir des sommes empruntées. La supercherie est rendue possible par la temporisation et le mensonge. L'art vertigineux de la parole permet au débiteur de gagner du temps et de faire des promesses gagées sur du vide. Il va jusqu'à inventer un personnage, Godeau à l'origine supposée de sa ruine dont il annonce le retour et qui, assure-t-il, lui remboursera ses propres dettes ! Inlassable spéculateur, il paie, au sens propre, de mots.

Une deuxième intrigue se noue à la précédente : Mercadet cherche à marier sa fille qui n'est pas une affaire puisqu'elle est fort laide, tout en étant capable de faire vivre un ménage grâce à ses peintures sur porcelaine. Deux prétendants se disputent néanmoins la place, un jeune homme tendre et honnête, Minard (dont le nom suggère qu'il est un minus) et un autre Michonnin de la Brive, qui parie sur le retour de fortune de Mercadet. Propriétaire de la terre de la Brive dans la région de Bordeaux, il fait miroiter un rendement à son futur beau-père de l'extraction du sel, de terres en réalité sans valeur, car elles sont submergées par les eaux marines situées dans les Landes encore marécageuses ! Mercadet pris au piège, favorise le second prétendant en organisant une mascarade par laquelle il fait croire au retour de Godeau... et d'une confortable dot. L'existence de Godeau, qui tombe littéralement du ciel (Godeau vient bien du ciel divin où se situe « God ») semble néanmoins à un moment concret, puisqu'on lui prête un fils illégitime en la personne du premier prétendant. Mais coup de théâtre, quelqu'un annonce que Godeau est vraiment de retour ; en fait, on ne le verra jamais sur scène. A la fin de la comédie, l'ambiguïté n'est pas levée et on ne saura jamais si Godeau a réellement existé ailleurs que dans les paroles. Les créanciers repartent persuadés d'être bientôt remboursés et dans un curieux retournement, Mercadet se résout sur les conseils de sa femme à retourner vivre honnêtement sur ses terres en province après avoir donné Minard en mariage à sa fille.

I LA BOURSE ET LA VIE :

Comment analyser le système de la dette dans la pièce et la représentation libidinale de l'argent telle qu'elle est orchestrée au théâtre dans la comédie?

1. Balzac, descendant de Rabelais :

Mettons de côté tout commentaire psychocritique qui pourrait consister à faire équivaloir le personnage endetté de Mercadet à celui de Balzac dont l'endettement légendaire abyssal peut faire songer de nos jours à celui de la Grèce dans notre Union européenne ! Se rire des créanciers, faire l'apologie de la dette, construire un personnage de débiteur de génie peut être considéré comme une forme de dénégation de son auteur et un jeu de transgression avec le symbolique. Aucune perspective morale n'est en réalité lisible car ce n'est pas une pièce à thèse et l'ambiguïté des propos ainsi que du schéma de l'intrigue permettent tout au plus de laisser planer le doute sur les intentions — du moins conscientes — de Balzac et d'évoquer, à

un autre niveau une ambivalence. L'analyse freudienne suggère la plupart du temps un modèle sado-masochiste pour décrire les relations intersubjectives médiatisées par l'argent. Le terme allemand « Schuld », qui signifie à la fois la dette et la faute morale superpose dette financière et sentiment de culpabilité qui s'articule autour de l'Œdipe. Or, il semblerait qu'une autre analyse s'impose à propos de Balzac, si l'on observe à la lettre les signifiants. Son système de représentation, nous semble-t-il, serait plutôt rabelaisien, davantage du côté d'une jubilation quasi-carnavalesque que du sentiment de culpabilité. La référence de Balzac à Rabelais a aussi bien le sens d'une filiation littéraire que philosophique. Ils justifient tous deux l'injustifiable et tentent de réhabiliter ce que des siècles d'interdits judéo-chrétiens ont fustigé : ils remettent en question l'anathème autour de l'argent fécond d'une part et l'obligation de rendre ce qui a été donné, analogie de la dette infinie de la créature vis-à-vis du créateur. Cette prétention prométhéenne des hommes à créer à partir de rien n'est plus condamnable, car rappelons-le l'argent n'est que du vent, un bien symbolique, même sous la forme de pièces d'or sonnantes et trébuchantes.

2. Pourquoi dans *Le Faiseur*, la bourse est-elle la vie ?

Dans la formule du bandit de grand chemin « la bourse ou la vie » qui offre de choisir entre la perte de la bourse et la perte de la vie, il n'existe en réalité qu'une seule alternative : perte de la bourse et gain de la vie ou bien conservation de la bourse et perte de la vie — ce qui évidemment est un choix fictif puisqu'une fois mort on perdra aussi la bourse. Au contraire, Mercadet dans la comédie offre incessamment une vie continuée et embellie en échange d'une bourse qu'il ne peut jamais rendre. Les deux termes ne sont plus exclusifs mais substituables.

Deux systèmes symboliques d'échange s'opposent de façon caricaturale, le premier qui est de l'ordre de la loi (du symbolique) est la règle sociale. Celle-ci impose de payer ses dettes et rend équivalent un bien matériel et de l'argent. Le second système est figuré par la transgression comique et justifie ce que la société d'ordinaire considère comme une malhonnêteté, le non-paiement des dettes et le fait de gager la dette sur de la spéculation, autrement dit fonder la valeur sur du néant. Dans le premier cas, il s'agit d'un système anal et sado-masochiste, dans le second un système qui est passé au stade génital, si on peut oser ces concepts freudiens, puisque le principe de circulation de l'argent domine au lieu du principe d'accumulation et de rétention. Au plan socio-historique, il se trouve que nos deux écrivains Rabelais et Balzac correspondent à une phase de modification du capitalisme au cours de laquelle la circulation de la monnaie prime pour assurer la richesse au lieu de la production des biens et l'accumulation.

3. La circulation de l'argent dans *Le Faiseur* :

Dans *Le Faiseur*, deux principes se distinguent entre passé et présent ; l'époque révolue de la propriété terrienne s'oppose à celle des temps présents qui valorisent la richesse financière et la spéculation bancaire. Mercadet appartient à la génération qui considère, contrairement au terrien Père Grandet que la pièce de monnaie est faite pour rouler. Et que la circulation de la monnaie doit être sans faille, d'une fluidité mercurielle. Comment réussir en ce monde ? Pour La Bruyère, « il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres. »^{vi}. Les deux peuvent s'additionner comme le suggère Blondet dans *La Maison Nucingen* « l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprit »^{vii}. Son procédé est d'une simplicité biblique : il s'agit d'acheter des actions quand elles sont en baisse pour les revendre quand elles sont en hausse, avec toutes les ruses permettant de bernier les naïfs tout en s'assurant un maximum de juteux bénéfices. C'est pourquoi Mercadet organise dans la pièce une panique boursière totalement artificielle sur les

mines imaginaires de la Basse-Indre (qui évoquent les très réelles mines de la Haute-Loire). Il fait d'abord croire à tort à leur épuisement, puis retarde délibérément l'annonce de la découverte d'un gisement, qui d'un seul coup fera vertigineusement grimper leur valeur. Les gens bien informés auront acheté à très bon compte quand tout le monde vendait. La femme de Mercadet condamne moralement ce procédé. Ligotée par les bandelettes de la raison bourgeoise, Madame Mercadet est incapable de concevoir qu'on ose emprunter alors qu'on se sait hors d'état de s'acquitter. Il s'agit d'une respectable matrone fort ingénue. Joueur dans l'âme, Mercadet utilise les ressorts du crédit de façon extrêmement risquée. Il ne fait que se conformer au système puisque le crédit est devenu la seule richesse des gouvernements. Mais ces considérations limitent quelque peu l'analyse de la pièce à des perspectives socio-historiques et omettent l'économie libidinale de tout l'édifice dont les justifications s'élèvent à des hauteurs philosophiques.

II L'EXISTENCE OU L'ENDETTEMENT ONTOLOGIQUE :

1. Balzac et les fils insolubles :

Selon Mercadet, c'est l'existence qui est un emprunt perpétuel et par définition, l'homme meurt insoluble envers son père à qui il doit ce capital absolu reçu gratuitement : la vie.

(*Le Faiseur*, Acte I, scène 6)

« Quel est l'homme qui ne meurt pas insoluble envers son père ? Il lui doit la vie, et ne peut la lui rendre. La terre fait constamment faillite au soleil ! La vie, madame, est un emprunt perpétuel ! Et n'emprunte pas qui veut ! Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers ? J'ai leur argent, ils attendent le mien ; je ne leur demande rien et ils m'importunent. Un homme qui ne doit rien, mais personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi. »^{viii}

Système de pensée calqué sur une réalité naturelle (l'équilibre des parties entre elles, sans doute inspiré de Rabelais) cette représentation se conjugue avec une loi intersubjective définie comme une règle d'interdépendance libidinale. Au moment où Madame Mercadet semble réfuter à demi-mot le risque de malhonnêteté du procédé, Mercadet ne peut répliquer que par une phrase inachevée : « Vous pensez qu'il y a là comme un commencement de... »^{ix} Impensée et informulée, l'insolvabilité renvoie à un principe vitaliste, antérieur à toute morale, dont l'origine littéraire est assurément l'éloge que fait Rabelais de la dette dans le *Tiers Livre*.^x Mais chez Balzac, la métaphore organique va plus loin encore.

La Bourse, c'est la Vie, l'argent, le sang et le sperme du corps social. A la faveur de la crise de 2008, on disserte beaucoup sur le lien supposé entre capitalisme et pulsion de mort. Mercadet en incarne au contraire la face vitaliste, intrinsèquement séminale. Le credo de Mercadet repose sur le fait que sans argent point de salut et point d'être tout simplement. Lui ferait-on grief d'aimer l'argent, il hausserait les épaules : à part quelques névropathes, est-il un vivant qui n'aime pas la vie ? Il aime l'argent comme instinctivement, on aime la lumière et la santé. Cet expansif n'a rien à voir avec Gobseck, l'usurier ratatiné sur ses jouissances cérébrales. C'est un costaud, un sanguin, un abondant, un débordant, qui échafaude des projets en une houle vitale écumeuse et toujours renouvelée. Rayonnement quasi-physique d'une vitalité triomphale, « dionysiaque » selon Barthes, qui parvient toujours à rebondir malgré les échecs grâce à une faculté de résilience et une imagination sans limites. Terriblement sympathique, il parvient à ce que ses créanciers ressortent de chez lui le sourire aux lèvres à l'idée de quelque nouvelle jouissance, dont la moindre n'est pas la possession de sa fille...

2. Rabelais et l'éloge de la dette :

Dans le *Tiers Livre*, les tribulations de Pantagruel le mènent à entendre la louange que Panurge, qui a mangé son blé en herbe, fait des débiteurs et des emprunteurs.

Dans une inversion carnavalesque, Panurge dresse le portrait d'un monde parfaitement harmonieux grâce à cet équilibre que permet l'obligation financière entre les humains et il en fait le substitut des vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité. Il commence au chapitre quatre par imaginer ce que serait le cauchemar d'un monde sans dettes, en réécrivant à sa manière l'antique fable des membres de l'estomac dans laquelle les différents organes refusent de travailler pour les autres et provoquent la paralysie du corps tout entier. Fable qui repose sur l'analogie du microcosme humain au macrocosme social, et peut se lire au niveau politique comme au niveau intersubjectif. Au chapitre suivant, en revanche, Panurge rétablit la fable en son endroit et expose une vision qui envisage les échanges humains en termes d'échanges de fluides séminaux.

« Considérez, je vous prie, comment le noble Pathelin voulant diviniser et élever par des louanges divines jusqu'au troisième ciel le père de Guillaume Jousseaulme, ne dit rien de plus que cela :

« Et ainsi, il prêtait
Ses denrées à qui en voulait. »
« O la noble parole !

Représentez-vous sur ce modèle notre microcosme, c'est-à-dire notre petit monde, c'est l'homme, dans tous ses organes prêtant, empruntant, devant, c'est-à-dire dans son naturel. Car la nature n'a créé l'homme que pour prêter et emprunter. L'harmonie des cieux n'est pas plus grande que ne sera celle de son organisation personnelle. L'intention du fondateur de ce microcosme est d'y entretenir l'âme, qu'il a placée comme hôte, et d'y garder la vie. La vie a pour principe le sang. Le sang est le siège de l'âme. C'est pourquoi un seul travail a du sens en ce monde, c'est de forger continuellement du sang. Dans cette forge, tous les organes ont une fonction particulière ; et leur hiérarchie est telle que sans cesse l'un emprunte à l'autre, l'un prête à l'autre, l'un est débiteur de l'autre. La matière et le métal propres à être transformés en sang sont fournis par la nature : c'est le pain et le vin. [...]

La joie des alchimistes n'est pas plus grande quand, après de longs travaux et une grande détresse d'énergie, ils (les organes) voient dans leurs fourneaux leurs métaux transmués. »^{xi}

3. De Rabelais à Balzac, la dette comme principe de jubilation :

Aussi bien chez Balzac que chez Rabelais, l'analogie du microcosme et du macrocosme est détournée au profit d'un comique qui propose une leçon inversée et transgressive des valeurs communes. Le discours de Mercadet comme celui de Panurge est une parodie de démonstration farcesque adressée à un interlocuteur dubitatif, qu'il s'appelle Pantagruel ou Madame Mercadet, l'un comme l'autre jouant les tristes sires de la norme sociale, on pourrait dire du symbolique. La métaphore physiologique n'est ni carnavalesque dans son inversion ni simple principe farcesque de bas corporel, qui opposerait le corps à l'esprit. Il s'agit bien d'élaborer une fracture entre l'arbitraire d'une loi artificielle et la perfection de l'organisation naturelle exemplifiée par le corps humain. Le système de la dette, l'apologie de la circulation de l'argent symbolisée chez Rabelais par les fluides corporels de la fécondité sont fondés rationnellement sur la perfection de la Nature. Chez Balzac, la métaphore physiologique est réduite à une allusion, celle de la dette que le fils porte à l'encontre du fluide paternel. Celle-ci n'en est pas moins éminemment signifiante malgré la légèreté du mot d'esprit sous-entendu. Mercadet rend équivalents fluide viril et argent liquide et joue peut-être aussi sur la polysémie du terme « bourse ». Après avoir dit qu'il fallait

absolument s'adapter à la modernité et au système spéculatif de son temps, Mercadet passe ainsi à des arguments plus intemporels et universels où tout être humain se reconnaîtra. Notons que le rôle de la mère n'est pas ici mentionné alors qu'il l'est chez Rabelais, comme nous le verrons dans le passage suivant. La même métaphore de l'alchimiste est présente chez l'un et l'autre auteur et vient renforcer l'idée de fécondité inhérente à ce qui lie les individus entre eux. D'un côté, fécondité naturelle de la reproduction, fécondité prométhéenne de l'athanor de l'autre. Dans tous les cas, il s'agit de création.

Lisons la suite du passage qui conclut le chapitre sur une représentation jubilatoire de l'acte sexuel, en lieu et place de ce qui devrait être la douleur coupable du débiteur.

« Et ce n'est encore pas tout : ce monde prêtant, devant, empruntant est si bon que, cette fonction alimentaire accomplie, il pense déjà à prêter à ceux qui ne sont pas encore nés et par ce prêt, à se perpétuer s'il le peut, et à se multiplier en images semblables à lui-même (ce sont les enfants). Pour cela, chaque membre retranche et rogne une portion de ce qu'il a de plus précieux dans son alimentation et le renvoie vers le bas. Nature y a préparé des vases et des réceptacles appropriés, par lesquels, descendant dans les génitoires en longs détours et flexuosités, elle reçoit forme convenable et trouve lieux adaptés, aussi bien chez l'homme que la femme, pour conserver et perpétuer le genre humain. Le tout se fait par prêts et dettes de l'un envers l'autre : c'est ce qui fait parler de *devoir* conjugal.

Une peine est infligée par la Nature à celui qui s'y refuse, un âcre tourment dans l'organisme et une frénésie parmi les sens ; à qui sait prêter, plaisir, allégresse et volupté sont attribués »^{xii}

Notons que la symétrie dans cette métaphore de la copulation pour représenter l'emprunt et la dette n'est pas parfaite. D'abord, Balzac omet la femme à laquelle est réservé le rôle de la mère castratrice : Madame Mercadet ne cesse de fustiger le démon du jeu chez son époux. Ensuite, il serait intéressant de gloser plus avant la différence de perspective : Balzac se place du point de vue du fils qui doit la vie à son père alors que Rabelais se place du côté du père qui prête la vie à ses enfants démultipliant ainsi son image. Impossibilité logique du remboursement de la dette, qui peut être compris comme un morceau de rhétorique d'une part, optimisme euphorique du sens des possibles de l'autre.

En effet, si l'on s'en tenait à la stricte perspective socio-historique, il est clair que le moment où Rabelais choisit de montrer la promesse vitale que représente la circulation de la monnaie diffère fortement de celui de Balzac. La spéculation a déjà entraîné ses possibles catastrophes en autant de ruines, suicides et retours de fortune avec la crise du système de Law un siècle plus tôt jusqu'au 19ème siècle. Peut-être s'agit-il plus d'opposer une certaine vision de la création à l'impératif énoncé par un Guizot : « enrichissez-vous ! ».

III AMBIGUITÉ DE LA COMÉDIE BALZACIENNE :

Si la formule « La Bourse est la vie » est juste dans les deux cas, rappelons qu'au chapitre suivant du *Tiers Livre*, Pantagruel au chapitre 5 , rétablit son propos en son endroit et dénonce les emprunteurs.

« Je comprends, répondit Pantagruel, et vous me semblez être un rhéteur habile et ardent à défendre sa cause. Mais prêchez et plaidez d'ici à la Pentecôte et vous finirez par être étonné de ne m'avoir nullement persuadé, et malgré votre beau parler, jamais ne me ferez contracter de dettes. »^{xiii}

Un certain nombre d'éléments dans la comédie balzacienne permettent aussi de nuancer le propos, même si tout lecteur des romans de Balzac aura reconnu la formidable représentation de l'énergie libidinale au service d'une explication magistrale des comportements sociaux, que tout bon freudien traduira en ses propres concepts. Quels sont les éléments de cette ambiguïté ? D'abord, la fin de la pièce semble autant donner raison à Madame Mercadet qu'à Monsieur et bien qu'ayant été maintes fois commenté, ce dénouement n'en reste pas moins une énigme. Par un étonnant retournement, Mercadet choisit de se ranger du côté des propriétaires terriens et préférer la réalité tangible et foncière au vertige de la parole trompeuse et des manipulations du spéculateur :

« MINARD : Monsieur, mon père vient d'acheter une terre en Touraine ; soyez son voisin. Faites comme lui, employez une partie de votre fortune en terres...

Mme MERCADET : Oh ! mon ami, la campagne...

MERCADET : Tout ce que tu voudras !...

Mme MERCADET : Tu t'ennuieras.

MERCADET : Non ! Après les fonds publics, les fonds de terre ! l'agriculture m'occupera !... Je ne suis pas fâché d'étudier cette industrie-là... Allons ! »^{xiv}

Que signifie ce revirement ? Triomphe de la sagesse contre la folie ? Nouvel espace de la démesure démiurgique du personnage qui va transformer ces nouvelles terres en occasion de spéculation et de nouvel endettement ? Pourtant, Mercadet dit bien : « je dis adieu à la spéculation » à l'acte V, scène 6 quand il apprend de source extérieure que Godeau a reconnu Minard comme son fils et lui a légué sa fortune . Ou bien n'est-ce qu'un artifice théâtral comparable au *deus ex machina* moliéresque ? Dans la perspective que nous privilégions aujourd'hui, peut-être pouvons-nous lire cette dénégation des formulations-clés de l'économie libidinale en terme d'ambivalence vis-à-vis de l'objet du désir, comme si à la phase vitaliste succédait une phase de pulsion de mort. On se souviendra que Freud la définissait plus comme un principe de répétition passive indéfinie que le désir de mettre fin à ses jours.

On pourra rétorquer que nous retrouvons la forme séminale de la loi phallique puisque ce qui permet à Mercadet et à sa maisonnée de retrouver confort et richesse, c'est la reconnaissance d'un père pour son fils illégitime. Une nouvelle forme d'endettement surgit en cette fin de pièce, celle de la reconnaissance (qui est aussi connaissance et naissance) du fils (Minard) par le père (Godeau) et le bonheur retrouvé grâce aux centaines de milliers d'écus remboursés à chacun des créanciers. La loi formulée par Mercadet en début de pièce se trouve donc vérifiée et la Bourse est bien la vie qu'il salue en cette apostrophe finale :

« Salut, reine des rois, archiduchesse des emprunts, princesse des actions, et mère du crédit ! Salut, fortune tant recherchée ici, et qui, pour la millièème fois arrive des Indes !... Oh ! je l'avais toujours dit, Godeau est un cœur d'une énergie... et quelle probité ! »^{xv}

Et à Verdelin à qui il reprochait son ingratitude, il offre ce superbe calembour :

« Il devient reconnaissant, il n'est pas reconnaissable. »^{xvi}

Bien sûr, reste ouverte, la question de savoir si Godeau a bel et bien existé. En cas d'existence purement verbale, la paternité, et la dette subséquente des fils devient alors une simple question de langage...

CONCLUSION :

Par conséquent, il est juste de dire que Balzac comme Rabelais, nous offre une conception de la dette des plus joyeuses, d'abord, parce qu'elle est aux antipodes de la notion freudienne de culpabilité mais aussi en ce qu'elle est la métaphore de toute énergie libidinale, à l'origine des relations intersubjectives.

A ce type d'analyse énergétiste plutôt freudienne, pourrait se joindre, à la manière des pages brillantes que Paul-Laurent Assoun, inspiré de Lacan, consacre au théâtre de Marivaux^{xvii}, une étude du système du mensonge chez les personnages, mensonge qui se retourne en vérité, leurre fécond destiné à produire le désir mimétique, néant engendrant l'être par la force du signifiant.

En ces temps obscurs, on pourrait aussi souligner que Balzac, comme Rabelais sont diamétralement opposés à une conception de l'économie —et par là même de l'économie libidinale — d'un Houellebecq, évoquée par le regretté Bernard Maris dans *Houellebecq économiste*, où il exalte, selon lui, la justesse de vues de notre contemporain. Ce ne sont plus ni la fécondité, ni la fluidité de l'énergie qui sont la marque de notre époque mais un nouveau malthusianisme destiné à faire face aux désordres (sexuels entre autres) d'un siècle de trop-plein illusoire (nouvelle forme de la dette) qui risque d'aboutir à la catastrophe et au néant.

NOTES

ⁱ *ⁱ Agrégée de Lettres Modernes, Docteur en littérature comparée, Professeur de Première Supérieure (ENS Lyon)

ⁱⁱ Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, in Karl Marx, *Œuvres I- Economie I*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1994, p. 157 à 195, *Le Manifeste Communiste* (1848) traduction par M. Rubel et L. Evrard.

ⁱⁱⁱ Lesage, *Turcaret ou le financier* (1ère édition 1709), Collection Folio théâtre, Paris, Gallimard, 2003.

^{iv} Roland Barthes, « Vouloir nous brûle » sur *Le Faiseur* de Balzac (1957) in *Essais critiques*, Paris, Édition du Seuil, 1964.

^v Vidocq, *Les voleurs, physiologie de leurs mœurs et de leur langage*, Paris, autoédition, 1837.

Edition moderne, Vidocq, *Les voleurs*, suivi des *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 1998.

^{vi} La Bruyère, *Les Caractères*, « Des Biens de fortune », collection « Les Classiques de Poche », Paris, Le Livre de Poche, 1976, p. 52.

^{vii} Balzac, *La Comédie Humaine*, tome 6, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 374.

^{viii} Balzac, *Le Faiseur*, Acte I scène 6, Paris, Garnier Flammarion, 2012.

^{ix} *Ibid.*

^x Rabelais, *Le Tiers Livre*, in édition l'Intégrale/Seuil 1973.

^{xi} Rabelais, *Tiers Livre*, in édition l'Intégrale/Seuil 1973, p. 387-388.

^{xii} *Ibid.* p. 389.

^{xiii} *Ibid.* p. 390.

^{xiv} Balzac, *Le Faiseur*, Acte V, scène 7, Paris, édition Garnier Flammarion, 2012.

^{xv} *Ibid.* Acte V, scène 6, p. 166.

^{xvi} *Ibid.* p. 167.

^{xvii} Paul-Laurent Assoun, *Marivaux, Les Fausses confidences, L'être et le paraître*, Paris, éditions Ellipses, 1987.